DANS UN FAUTEUIL

LA FOLLE AVENTURE

C'est celle dans laquelle s'est lancé le gouvernement des Etats-Unis avec la loi de prohibition. Position peu enviable que celle d'avoir à faire exécuter une loi inapplicable!

Les chaires ont beau retentir de cris de colère et de gémissements, la presse d'objurgations hypocrites, les chefs de la répression donner de grands coups de poing sur la table et menacer d'anéantissement tous les réfractaires avec de grands airs de Matamorre, le trésor public se vider pour l'entretien d'une armée de fonctionnaires parasites, il n'y a rien à faire. C'est une loi positive qui empiète sur les droits naturels de l'individu, elle est vouée à un échec. Rendant incompatibles les devoirs du citoyen et ses droits d'homme, elle provoque la rébellion.

Alors une farce hilarante se poursuit.

On voit le gouvernement augmenter sans cesse le nombre de fonctionnaires chargés de faire observer la loi et dont le coût ronge le budget à l'endroit même où la loi y a creusé un trou. Mais c'est un engrenage sans fin. Plus l'armée des agents de la répression augmente, plus le nombre des contrebandiers s'accroit. Plus elle devient énergique, plus ils deviennent résolus. Plus elle se fait incorruptible, plus ils se recrutent dans une classe de délinquants de moins en moins scrupuleux.

Alors que voyons-nous, grand Dieu, dans une ère de démolitions navales—surtout aux dépens de nations momentanément impuissantes, cela va de soi—dans une ère de concorde universelle, que voyons-nous? Nous voyons le gouvernement créer une marine! Une marine pour faire observer une loi! Colossal, phénomènal, exorbitant, crevant! Une marine!... Merveilleux, exquis, quel savoureux coup de théâtre! Une marine! Des navires vont patrouiller les mers à la chasse de bâteaux contrebandiers. Dans une rivalité de ruse et d'adresse, comme les violateurs de la loi auront toujours l'initiative, on verra cette marine affolée à la malice innombrable des coups qu'elle aura à parer. Elle sera jouée et bernée. Ses ripostes seront sans doute sensationnelles, mais combien inefficaces! Y aura-t-il des combats navals! Ce ne serait pas étonnant. En attendant, l'alcool continue à s'infilter par toutes les frontières du pays et jaillir de tous les points du territoire!

On exhorte, en désespoir de cause, le citoyen à se soumettre à la loi. C'est en effet de son adhésion que dépend son succès. Mais comment gagner cette adhésion avec une loi qui viole le premier principe de l'art de légiférer, à savoir que la loi positive ne doit jamais empiéter sur les droits naturels de l'individu? Celle-ci, contraire au bon sens, arbitraire, non seulement inutile, mais encore néfaste dans sa forme actuelle, ne peut évidemment pas convaincre les volontés. Elle lèse, en vertu de motifs suspects et souvent franchement faux, des intérêts matériels importants, elle gêne des goûts privés inoffensifs, elle opprime les consciences, et elle réclame le respect! Vain appel.

Non, le public suit amusé cette lutte comique du gouvernement pour faire exécuter une loi inapplicable. Il rit à gorges déployées de l'embarras dans lequel il s'est si naïvement mis. Il s'est mis dans le cas ridicule de la montagne qui accouche d'une souris. A les entendre, les prohibitionnistes avaient trouvé une panacée universelle dans leur loi de prohibition. Des bienfaits sans nombre allaient en découler pour le monde. Il suffisait de leur loi pour transformer soudain les conditions de vie des sociétés. Le crime, la prostitution, la misère, les maladies allaient disparaître comme par enchantement. Notre planète allait enfin être un véritable paradis. Eux se chargeaient de la métamorphose. Et, pleins de suffisance, gonflés d'une fausse importance, les voilà partis à la réalisation d'un but impossible, et de toutes façons tout à fait inutile. Or, voilà aussi que dès les premiers pas, ils trébuchent justement au milieu des maux qu'ils prétendaient supprimer. Comme un essaim d'abeilles, troublé dans son labeur, ceux-ci les assaillent, les harcèlent, les harassent sans répit. Et le public de rire de ce bluff si piteusement éventé! Leurs gestes grotesques, leurs grimaces, leurs pleurs et leurs menaces pour échapper aux infortunes qu'ils ont attirées sur leurs têtes, soulèvent l'hilarité générale. Le public, comme à guignol, fait des gorges chaudes du gendarme berné et rossé. Il se range d'instinct du côté du contrebandier. Il sait que c'est mal de violer la loi. Mais il sait aussi que cette loi n'est pas très respectable. Alors il rit sous cape. Au lieu de la couronne de "sauveur" qu'il croyait recevoir, le gendarme fait figure de bouffon et recueille des quolibets. Son écorce de sagesse, à l'usage, s'écaille et découvre ce qui l'a réellement inspiré, une fantaisie maniaque.

Mais le public finira par s'apercevoir que la farce lui coûte cher. On la donne à ses frais. Beaucoup de gens ne s'en rendent encore pas compte. Pourtant la lumière se fera un jour, sous l'accumulation des dommages causés par la loi. Alors les imposteurs seront confondus.

La loi est inopérante. Il n'est pas désirable qu'elle soit opérante, dans sa forme actuelle, parce qu'elle est fondée sur des motifs douteux, sur des prémises fausses, sur l'assurance de résultats illusoires, parce qu'elle affaiblit le respect de la loi en général, parce qu'elle crée une nouvelle catégorie de délinquants, parce qu'elle appauvrit le monde et prostre les affaires inutilement. Quand ceci deviendra clair pour tout le monde, on cessera de rire des gesticulations grotesques d'une autorité compromettant son prestige dans une entreprise impossible et ridicule. Elle s'est engagée dans un cul-de-sac. Le seul moyen d'en sortir, c'est de retourner en arrière.

O'LALA.

Un Uniforme? des Gibus?

Je crois bien que, depuis Napoléon III, l'Algérie n'a pas reçu la visite d'un chef de l'Etat français.

L'Empereur apparut aux colons et aux indigènes dans un uniforme étincelant ne le cédant en rien au costume de maréchal de France, avec un supplément de sauce dorée.

Le maréchal de Mac-Mahon, qui avait été gouverneur de l'Algérie avant d'être président de la Republique, laissait aux indigènes le souvenir prestigieux des insignes du haut commandement.

Pour l'Arabe, et peut-être pour beaucoup de petits colons, le président de la République doit donc être tout en or.

Et il apparaîtra à leurs yeux tout en noir, et le moins doré du cortège qui parcourra l'Algérie.

On ne s'en doute pas encore en France, mais les Algériens s'inquiètent de l'effet produit. M. Millerand court le risque d'être questionné en ces termes:

"Vous qui avez l'air d'être du cortège, faites-nous donc un peu voir lequel est le président?"

Les journaux algériens rappellent que M. Jonnart, pour une tournée dans le Sud, avait cru devoir se composer un uniforme qui tenait de celui de général et de celui de préfet, pour bien montrer qu'il était au dessus des uns et des autres.

Et le journal le Turco, humoristique, donne à M. Millerand un conseil en vers macaroniques où se lit la haine de l'habit noir, dans un pays où l'on est obligé de se mettre en blanc dès le mois d'avril, à cause de la poussière et du soleil:

A M. ALEXANDRE MILLERAND,
Président de la République.

HUMBLE CONSEIL

Oh Monsieur quittez cet habit,
De vieux corbeau neurasthénique,
Ou craignez l'accueil ironique
De notre malin peuple arbi.

N'assombrissez pas le débit
De votre éloquence chronique,
Oh Monsieur quittez cet habit
De vieux corbeau neurasthénique.

Coiffez un képi bien fourbi
Au lieu d'un gibus mécanique,
Arborez sur votre tunique
Des galons de tout acabit...
Et laissez là-bas votre habit.

Edmond Esquirol.

Le gibus présidentiel affole, d'autre part, les maires et les adjoints de toutes les communes. On leur a dit qu'il leur en faudra un tout pareil pour recevoir le président et le saluer.

Or, ce mode de coiffure est devenu rare là-bas. Une maison d'Alger aurait résolu le problème en organisant une location de gibus.

Une heure avant l'arrivée de l'escorte dans la ville ou le village, une auto amènerait un stock de gibus qui seraient loués 20 sous pièce. Après le départ du président, l'auto opérerait le recouvrement des gibus et s'en irait les louer plus loin...

Avouez qu'il y aura de l'ouvrage pour les revuistes, cet hiver, avec le voyage de M. Millerand en Algérie!

JEAN DRAULT.

A L'ASILE DE NUIT

Le dernier "Bulletin municipal" de Paris donne le nombre et le détail par profession des admissions à l'asile de nuit de la rue du Château-des-Rentiers pendant l'année 1921.

Il est curieux d'y relever sur un total de 6,700 admis, 221 menuisiers, 120 maçons, 74 charpentiers, ce qui n'étonnera personne, étant donné la crise du bâtiment, et 72 cuisiniers, ce qui surprend advantage, car on mange à Paris autant, sinon plus qu'autrefois.

On ne s'étonnera pas d'y voir figurer un certain nombre d'intellectuels: deux sulpteurs, trois pharmaciens, trois clercs, quatre artistes dramatiques, cinq graveurs, sept dessinateurs et huit professeurs ou instituteurs.

Il faut se garder de tirer de ces chiffres une conclusion absolue, mais si l'on prend garde au nombre relativement infime des intellectuels à Paris relativement aux travailleurs manuels, on peut peut-être dire que les professions libérales ne nourrissent mieux leur homme que les professions manuelles.

Le commerce international du monde, pour 1920, se chiffre à environ 100,000,000,000 de dollars; ce chiffre est basé sur les données des vingt principaux pays du monde.

ET MAINTENANT LE CAB AUTOMOBILE

Voila maintenant que le cab anglais est adopté comme carrosserie d'automobile. Le véhicule dont nous reproduisons ci-dessus la photographie a été vu tout récemment sur les boulevards de Paris. On ne peut nier que le chauffeur de cet automobile a une "très haute position!"

AVEC EMMA CALVE CHEZ LES MORMONS

Le Lac Salé a-t-il remis les Mormons à la mode? Ou le romancier, subtil chercheur de succès, a-t-il deviné que la célèbre secte allait redevenir d'actualité? Le fait est qu'on parle beaucoup, en ce moment, des disciples de Joseph Smith et Brigham Young. La presse quotidienne ne nous apprenait-elle pas, ces jours derniers, que les autorités anglaises s'inquiètent de ce qui se passe sur les bords du Lac Salé? Voilà qui surprendra quelque peu les autorités américaines, moins habituées que les nôtres au droit de regard que s'arrogent nos amis d'outre-Manche sur les affaires de leurs alliés. Mais il y a là, sans doute, erreur ou exagération. Les débordements, si débordements il y a, des gens de l'Utah, excitent peut-être les colères de la Salvation Army; ils doivent laisser bien calme le Foreign Office et Scotland Yard, et ce n'est pas cela qui troublera la nouvelle lune de miel des Etats-Unis et de l'Angleterre. D'ailleurs, si même les Mormons contreviennent aux lois divines et humaines, il ne manque pas de juges et de policiers en Amérique pour les ramener dans le droit chemin.

Oserai-je insinuer que cette dernière éventualité me paraît improbable? Le peu que je sais des Mormons (j'ai passé quelques jours au milieu d'eux voilà quelques années) ne me permet pas de les prendre pour des malhonnêtes gens. Nulle part, en Amérique, la population n'est, au premier abord, plus sympathique. Peu de grandes cités sont aussi accueillantes; et l'impression qui se dégage du premier contact avec les habitants de Salt Lake City est celle d'un peuple actif, laborieux et honnête. Il est vrai que le Temple est inaccessible au profane, que les cérémonies qu'on y célèbre se déroulent dans un profond secret. Mais quel mal voit-on à cela? Les solennités sont surtout des mariages, des services funèbres, des ordinations de prêtres... La gravité et la discrétion en ces sortes de choses sont-elles si condamnables, et les Mormons ne seraient-ils pas fondés à nous reprocher, à nous, l'éclat futile de nos grands mariages ou le tohu-bohu de nos enterrements de première classe?

Je sais bien qu'il y a la polygamie. Grave objection qui fait grand tort aux Mormons dans l'esprit des gens sérieux. Tout a été écrit sur ce sujet brûlant, et je ne m'engagerai pas dans une apologie de ces mœurs hébraïques et musulmanes. Considérez, toute-fois, cette image qui orne la devanture de tous les libraires de Salt Lake City et qui, selon moi, est la meilleure réponse à leurs adversaires. C'est le portrait de Brigham Young entouré des vingt et une compagnes de sa vie. L'aspect imposant, voire même austèrement puritain, de ces vingt et une matrones qui firent, en même temps, le bonheur du célèbre chef de la communauté mormonne écarte toute idée de plaisanterie facile. Brigham Young avait peut-être des idées hardies sur le mariage, mais c'était, à n'en pas douter, un homme de devoir, et peu enviable.

C'est en 1906 que j'ai eu le plaisir de passer quelques jours à Salt Lake City. J'étais en tournée de concerts, en compagnie d'Emma Calvé. Cette grande artiste the greatest Carmen in the world, a toujours été l'idole du public américain et recevait partout un accueil triomphal. En ces temps heureux d'avant-guerre, où l'on ne connaissait pas les restrictions et les entraves administratives, une grande étoile voyageait en souveraine. La Compagnie Pullmann avait mis à la disposition de Mme Calvé un specialcar, véritable maison roulante, pourvue de tous les conforts.

Par un raffinement d'attentions, on l'avait débaptisé (toutes les voitures de la Compagnie portant un nom) pour le rebaptiser Calvé. Il paraît que ces choses-là ne se font plus; c'est grand dommage.

Le pianiste Camille Seerens et moi, seuls compatriotes de la cantatrice, étions fréquemment ses hôtes durant d'interminables trajets à travers l'Ouest américain. Réunis dans le salon, à l'arrière du train, nous regardions défiler les grandioses paysages du Far-West, pleins de réminiscences de Fenimore Cooper. Le soir venu, nous faisions de la musique et, lorsque nous arrivions dans quelque petite gare, au milieu de la campagne, une population ébahie se pressait autour du wagon. Nous recueillions ainsi des succès imprévus, sinon rémunérateurs.

C'est ainsi qu'après un voyage de quarante-huit heures à travers les plaines glacées du Kansas et du Colorado, nous arrivâmes à Salt Lake City. La ville est, comme toutes les villes américaines, bâtie en échiquier et sans grand pittoresque. Mais ses grandes avenues plantées d'arbres, avec leurs belles échappées sur la couronne de montagnes qui l'entourent, l'extrême propreté des rues, lui donnent un aspect assez riant, beaucoup plus séduisant, à coup sûr, que le grouillant Chicago ou le sombre Cleveland.

Une foule affairée emplissait les rues. Encore abasourdis par notre long voyage et désireux de nous dégourdir l'esprit et les jambes, nous allâmes chercher quelque tranquillité dans un quartier retiré de la ville. Sur le trottoir d'une rue bordée de jolies villas, deux femmes, d'aspect modeste et réservé, faisaient faire ses premiers pas à un petit enfant.

—A qui est-il? leur demande Calvé.

—Il est à nous, répondirent d'une seule voix les deux mamans.

initiés aux usages mormons.

Et c'est ainsi que nous fûmes

Le premier soin d'un artiste en tournée est d'aller reconnaitre la salle de concert. Cette formalité nous réservait quelquefois des surprises. A Saint-Paul, une immense affiche représentant Calvé, la cigarette au coin de la bouche, nous indique l'entrée de la salle; et quel ne fut pas notre étonnement lorsque nous nous trouvâmes dans une église protestante! Il y eut bien mieux: le soir du concert, lorsque Calvé se trouva souffrante, ce fut un clergyman qui se chargea d'annoncer au public cette désagréable nouvelle. Par contre, à Spokane, où nous arrivâmes un dimanche matin, l'entrée de notre théâtre nous fut provisoirement interdite, parce qu'un pasteur sans église y célébrait l'office divin. Là-bas, ces choses ne tirent pas à conséquence.

A Salt Lake City nous jouions dans un endroit mixte. Notre impresario avait loué Le Tabernacle.

En dépit de cette appellation, Le Tabernacle n'est pas un édifice purement religieux. C'est la salle d'apparat de l'Eglise mormonne; à la fois temple, salle de fêtes et de réunion. Les profanes y ont accès. Il y a largement assez de place pour les y admettre: la salle comprend huit mille places assises et l'on y peut caser, les jours d'affluence, quatre mille personnes debout. A cette époque, cette immense bâtisse faisait l'orgueil des Américains, même non mormons, car elle était the largest in the world. On a dû faire mieux depuis.

J'espère, en tout cas, qu'on a fait moins laid. Le Tabernacle est d'une architecture hideuse. En vain nous fit-on admirer que la voûte—en forme de tortue—reposait sur mille colonnes, ce qui témoignait d'une grande hardiesse de la part de l'architecte.

Cette colossale boursouflure ne nous inspirait aucune admiration, et ce ne fut pas sans une sorte de soulagement, même d'orgueil, que nous constatâmes qu'il existait sur la terre quelque chose de plus laid que notre Trocadéro. En revanche la lecture du Baedeker et l'avertissement de notre cicerone nous préparaient à une curieuse expérience. Nous étions prévenus que le Tabernacle possédait la meilleure acoustique du monde, ce qui nous réjouissait fort, et l'on allait nous en donner la preuve.

Notre guide nous plaça en effet au fond de la salle, il se posta sur l'estrade immédiatement sous le grand orgue, et il laissa tomber une épingle sur le plancher.

J'entends un léger toc, puis un second, puis un troisième toc et je comptai ainsi jusqu'à 8, d'où je conclus que le Tabernacle possédait le meilleur écho du monde, ce qui n'est peut-être pas la perfection pour une salle de concert. Nous n'en félicitâmes pas moins vivement le démonstrateur, gardant pour nous nos appréhensions au sujet du concert du soir.

Une grande artiste qui parvient à remplir le Queens Hall de Londres considère cela comme un succès flatteur; et cependant trois mille auditeurs pour une ville de huit millions d'habitants, cela n'a rien de remarquable. A Salt Lake City, ville de cinquante mille âmes, trois mille personnes s'étaient dérangées pour applaudir Calvé. Ce magnifique résultat était, en apparence, perdu, car neuf mille places restaient vides. Tel est le danger des carapaces de tortues géantes; nous paraissions souffler dans le désert. Heureusement, nous avions, pour réchauffer l'enthousiasme, un public nombreux derrière nous. L'estrade était garnie d'une foule sympathique, en redingote du côté cour, en toilette blanche du côté jardin. Les dames, de bonnes grosses faces de quakeresses à joues rouges et à lunettes, avaient le buste barré de rubans de couleurs différentes, comme les demoiselles de la Légion d'honneur. Nous apprîmes, au cours de la soirée, que cette assistance de renfort était le grand chœur des "Saintes des derniers jours" venu là: 1o pour nous applaudir sans bourse délier; 2o pour purifier la salle, souillée de la présence des Gentils, par l'exécution d'un chœur final (les Gentils, en l'occasion, c'étaient Emma Calvé et ses compagnons). On nous avertit, courtoisement d'ailleurs, que cette cérémonie, purement traditionnelle, n'avait rien de désobligeant pour nous et que nous ne devions pas nous en formaliser.

Le fait est que le chef des chœurs fit de son mieux pour adoucir notre humiliation et qu'il assainit l'atmosphère en nous donnant le chœur des soldats de Faust! Ce diplomatique compromis nous plongea dans une douce gaité. Nous n'en laissâmes rien paraitre, et, comme nous nous déclarions touchés aux larmes, ces braves gens, sur notre demande, consentirent à nous donner un second échantillon de leur talent et achevèrent de purifier les airs en chantant avec beaucoup d'ensemble l'Alleluia du Messie.

En me reportant à l'expérience de reportant à l'expérience de l'épingle, je calculai que l'exécution de ce chœur à quatre parties, un peu confuses à première audition, portait à trente-deux parties réelles l'écriture de la musique d'Haëndel. Cela constitue évidemment un nouveau record du monde, dont nos amis américains ont le droit de se montrer fiers.

Laissons-en le plaisir aux Mormons. Ils en détiennent bien d'autres. Un peuple qui a su faire d'un désert sauvage la contrée la plus fertile des Etats-Unis, qui possède une salle de concert si vaste qu'une famille de vingt et une femmes légitimes entourant un mari unique y passerait inaperçue, qui chante de l'Haëndel à trente-deux parties, et où l'on peut constater quotidiennement le miracle de la multiplication des épingles, un tel peuple a droit à notre considération la plus distinguée et la plus respectueuse. Je ne sais pourquoi tant d'esprits superficiels en parlent avec légèreté.

LOUIS FLEURY,
Directeur des Concerts d'Autrefois.

On a fait une liste de dix-sept géants connus. A part Goliath et ses quatre fils, le plus grand était Og, roi de Bashan (Deutéronome) dont le lit mesurait quinze pieds trois quarts de long; Patrick Cotter, le géant irlandais né en 1761 qui mesurait 8 pieds et 7 pouces; Chang-Woo-Gow, un géant chinois de 8 pieds de hauteur et Marian née en 1866, qui avait 8 pieds et 9 pouces.

CHOSES ET AUTRES

Il s'agit d'un remède contre la grippe. La recette est d'origine belge. Nous l'indiquons sous réserves et pensons qu'il est sage, avant que de l'appliquer, de consulter un médecin. La voici:

"Prenez un litre de vieux rhum, incorporez-y cent vingt grammes de sucre, quelques clous de girofle et un zeste de citron. Faites chauffer le tout.

"Au moment où le rhum commence de bouillir, couchez-vous, en ayant soin de placer un chapeau au pied de votre lit. (La forme du chapeau n'a aucune importance: elle peut être démodée.)

"De cinq minutes en cinq minutes, buvez un grand bol du "remède" sans perdre de vue le chapeau. Au bout d'un quart d'heure environ, vous apercevrez assez distinctement un deuxième chapeau. Continuez à boire avec méthode. Bientôt un troisième chapeau tremblotera sur votre lit. Buvez encore. A l'apparition du quatrième chapeau, arrêtez-vous sans faute.

"Et vous serez guéri."

Le roi Alphonse XIII ayant eu, l'autre jour, à donner quelques instructions à l'un de ses généraux décrocha simplement son appareil téléphonique et demanda un numéro:

—C'est de la part de qui? s'inquiéta, au bout du fil, le téléphoniste.

—C'est de la part du Roi.

—Bon! Bon! On me l'a déjà faite celle-là, s'écria l'employé. Ça ne prend plus...

—Et cependant je suis le Roi...

—Parle toujours! lança le téléphoniste.

Mais il donna la communication.

Quand il eut terminé, Alphonse XIII dit au général:

—En venant au Palais, ne manquez pas d'amener avec vous ce téléphoniste.

Ainsi fut fait. Le Roi vit arriver, flanquant le militaire, un tout jeune employé. Il lui donna d'abord cent pésetas:

—Croyez-vous maintenant que je sois bien le Roi?

—Sire, pardonnez-moi...

—Parle toujours! jeta le Roi, en éclatant de rire.

Un Parisien, ayant enfin pu trouver un appartement, s'était empressé d'aller visiter son futur logis. Assez satisfait de son inspection—on n'a pas le droit d'être difficile actuellement—il s'enquit de la cave auprès de sa concierge.

—La cave est très belle; elle est grande et commode, dit celle-ci. On peut y mettre toutes sortes de provisions, le charbon, les pommes de terre...

—Et le vin, naturellement, crut-il devoir ajouter.

—Pour ça, c'est autre chose; le vin ne s'y conserve pas; la cave est trop chaude, rapport au calorifère.

—Ah! fit-il profondément déçu.

Sa joie d'avoir trouvé un appartement était toute gâtée par la perspective d'avoir une serre à la place de cave, car ce Parisien est un bon Français aimant le bon vin de France.

"Mais où sont les prix de 1914?" gémissent les pauvres hommes.

Où sont-ils? Nous allons les revoir bientôt. Il y a déjà un "article" que l'on peut acquérir à meilleur compte qu'avant guerre: c'est un cargo.

Un cargo neuf de 7500 tonnes valait, en 1900, 60,630 livres sterling; en 1920, le même cargo coûtait 259,000 livres; en décembre 1921, il n'en coûtait plus que 60,000.

On ne saurait se réjouir trop d'une pareille constatation. L'ennuyeux est qu'il est trop peu de personnes qui aient le besoin immédiat d'un cargo. Elles se réjouiraient sans doute davantage si le prix des bottines, par exemple—qui, toutes proportions gardées, connurent d'aussi vertigineuses fluctuations—tombait soudain à une livre!

Entre Nice et Puget-Theniers est une petite commune appelée Sigale qui, depuis 1793, paie... une contribution de guerre.

Les troupes sardes s'étant alors retranchées dans Sigale, les soldats de la République durent enlever le village d'assaut et le frappèrent "pour dommages causés" d'une contribution de 15,000 livres.

Sous la Révolution, sous l'Empire, et plus tard, les quatre cents habitants de Sigale, commune française, réclamèrent le remboursement des 15,000 livres qu'ils avaient dû emprunter et pour lesquelles depuis cent vingt-huit ans ils versent un intérêt de 5%.

Mais sous aucun régime ils ne furent écoutés.

Les quatre cents habitants de Sigale continuent de payer. Ils sont, dit-on, émerveillés par l'inertie qu'oppose l'Allemagne aux sommations de la Commission des réparations...

Les agents sont de braves gens, tout le monde le sait.

Boulevard Haussmann, la chaussée tout entière est en réparation et creusée de fossés profonds. Une brave nourrice qui porte dans ses bras un délicieux enfant veut traverser ce lieu encombré. Mais il n'existe, à cet endroit, qu'un étroit passage, sur deux planches instables.

La bonne femme craint de tomber, hésite, quand l'agent de service à cet endroit s'approche et dit: "Confiez-moi le petit."

Avec mille précautions, serrant dans ses bras son précieux fardeau, l'agent traverse sans encombre et arrive sur le trottoir.

"Puis-je l'embrasser?" demande-t-il comme une récompense. Et sur un signe il embrasse précautionneusement le poupon ébahi.

Cet agent doit être un bon père. Louons ses vertus.

Depuis quelques jours un avion survole les grands boulevards entre six heures et sept heures du soir.

Ses ailes sont de feu et les passants, qui sont nombreux à cette heure, peuvent le suivre des yeux dans sa fulgurante course.

Ce sont deux mots lumineux qui sont inscrits sous ses ailes. Quels sont-ils? Mystère.

Serait-ce la marque d'un dentifrice ou d'un chocolat qui se promène ainsi dans les nues? Nul ne saurait le dire.

Mais peut-être le nom d'un remède contre le torticolis, puisque le ciel place, en général, le remède à côté du mal?

Il y avait une fois—ce n'est pas un conte de fée, mais une histoire d'outre-Manche—un marin anglais qui s'appelait Mitchell et qui était passé maître dans l'art de déguster le whisky.

A la guerre il fut asphyxié par les gaz et perdit du même coup l'odorat et l'usage de la parole. N'ayant plus d'aptitudes spéciales à la navigation, il se mit boxeur. Sans doute parce que les pugilistes n'ont pas besoin de sentir les coups et qu'ils se font très bien comprendre par gestes.

Or, nous racontent les journaux anglais, Mitchel disputait, l'autre soir, à Londres, un combat, quand il reçut un formidable direct sur le nez et un autre sur la mâchoire. Dix secondes plus tard, il était knock-out. Un de ses soigneurs se précipita vers lui et lui tendit un verre d'alcool. Alors—et c'est là que commence le miracle—Mitchell, avant même d'y avoir trempé ses lèvres, revint à lui et déclara doctement:

"Cet alcool a au moins quinze ans de bouteille!"

En un temps et deux mouvements, son adversaire venait de lui rendre l'odorat et l'usage de la parole.

PROPOS PARISIEN

"Un nommé Charles Ledoux s'est jeté du haut du Pont-Neuf dans la Seine.

"Le jeune Criqui l'aperçut qui se débattait dans le courant; n'écoutant que son courage, il se jeta à l'eau et parvint à ramener le désespéré sur la berge.

"Ce n'est pas le premier exploit du vaillant sauveteur."

—Voilà, me direz-vous, un fait-divers bien banal... Cela vaut trois lignes, dans les petites nouvelles!

Et effet... Mais si, au lieu de repêcher Charles Ledoux, le jeune Criqui l'assomme à coups de poing, la chose devient extrêmement intéressante. A nous les comptes-rendus intéressants insérés en première page!...

Le jeune Criqui, sauvant la vie à Ledoux toucherait une prime de 25 francs et recevrait peut-être les félicitations du sous-brigadier.

Le jeune Criqui, cassant la gueule à Ledoux, reçoit 75,000 balles et les félicitations de plusieurs ministres et généraux!

Je ne sais pas si les idées humanitaires et pacifistes font des progrès, mais je constate que l'époque est plutôt favorable aux petits batailleurs. A la condition cependant qu'ils échangent leurs horions devant un public qui paye bien...

Supposez que Criqui et Ledoux se soient battus comme des chiffonniers dans la rue, au milieu d'un cercle de badauds... Les agents seraient intervenus aussitôt pour les séparer et même pour les coffrer au violon sans cérémonie.

Mais Criqui et Ledoux se sont colletés dans un cirque, devant des spectateurs, à vingt, à cinquante, à cent, à deux cents francs. Alors, vous comprenez, ce n'est pas du tout la même chose... Ne mêlons pas les coups de torchons avec les serviettes!

Deux individus qui se cognent sur le trottoir sont des brutes; s'ils se bourrent la figure à coups de poing dans une enceinte entourée de guichets, ce sont des sportsmen...

Les gens qui les contemplent sont aussi des sportsmen. Et les dames ou demoiselles qui suivent avec un intérêt passionné les phases de cette rixe entre jeunes hommes à peu près nus, ces femmes charmantes sont des sportswomen. Ah! mais...

Ceci dit, une petite question; quel est à Paris, le spectacle qui peut, en 83 secondes, faire encaisser une recette de 375,000 francs?

Vous pouvez exhiber au Vélodrome d'Hiver toute l'Académie Française, toute l'Académie des Sciences, toute l'Académie des Beaux-Arts et corser le programme par la présentation de tous nos grands hommes et femmes illustres qui ne font pas partie de l'Institut. Vous pouvez les faire parler, chanter et même danser pendant 83 heures, et vous n'encaisserez pas 375,000, que dis-je? 3,750 francs!

Les "swings" de Criqui ont plus de succès. Pour faire recette, il faut aujourd'hui frapper, frapper à grands coups, mais, de préférence, dans la figure de ses contemporains.—Clément Vautel.